

Tandis que Louis, coiffé de son grand feutre à plume, se posait un bras sur la hanche en statue de roi qui domine le fourmillement du monde, tandis qu'il étonnait de sa hauteur et de sa majesté les deux sujettes demeurées en bas, j'installai mon ami le crapaud sur la plate-forme et je descendis prestement.

Ce n'était plus rien que d'achever ma tâche ; je fis mine de me mêler à l'étonnement général, puis avec bonhomie j'ajoutai :

"Dis donc, Louis ; n'oublie pas de veiller à tes pieds ; tu ferais un joli saut si tu dégringolais de..."

Je n'eus pas le loisir d'achever. Machinalement, aux premiers mots de mon appel, Louis avait jeté les yeux vers la plate-forme, puis aperçu la bête ; il m'avait interrompu par ses cris d'épouvante et m'appelait au secours de sa pauvre détresse.

D'en bas je ne jugeais pas exactement la scène ; mais je présentai que le crapaud, mon complice, devait être surpris de son altitude et demeurer pensif en songeant aux moyens de quitter lui-même des hauteurs où le sort ne l'a pas destiné à vivre. Je voyais Louis qui le fixait d'intervalles en intervalles, le trouvait sans doute immobile, semblait un peu rassuré ; il se donna le temps d'examiner les bords de la roche pour y chercher un chemin de descente ; il n'osa se hasarder, jugeant la fuite impossible, et d'une voix éperdue renouvela ses supplications.

Je n'entendais pas prolonger plus que de raison ce drame expressif et j'allais intervenir pour en hâter la conclusion, quand, s'étant détourné sans doute, ayant vu l'ennemi prêt à sauter peut-être et sûrement ayant pris ce mouvement pour une manœuvre d'attaque, Louis fut saisi soudain d'une terreur folle, d'un égarment de vertige ; pour fuir une bestiole plus épouvantée que lui-même, il se laissa débouler de la roche au risque de se rompre les os.

J'avais prévu sa chute possible, je le reçus entre mes bras. Il était assez piteux quand je le remis debout, et je regardai Jeanne pour m'assurer qu'elle avait saisi le sens de cette morale en action.

Jeanne ne semblait pas s'amuser de la déconvenue de son prince ; elle s'imposait la contenance de sourire en pinçant les lèvres ; mais, au fond de son cœur, je la devinais préoccupée, songeuse.

Lorsque je me retrouvai seul avec elle, après le retour, je voulus me rendre compte de son vrai sentiment et je lui posai cette question :

"Eh bien, l'admirez-tu quand même, ton prince ? Il vous commande fièrement, à vous, fillettes ; mais devant un crapaud c'est un pauvre sire."

Jeanne secoua sa tête blonde, me contempla pendant quelques instants. Très avisée, futée même, elle comprit simplement à ma physionomie, d'après la nature de mon sourire, à quelle perfidie je m'étais livré. Je vis aussitôt des lueurs de reproche dans ses yeux bleus et, sur un ton de bouderie véhémence, elle me cria :

"Ça serait trop méchant, si c'est toi qu'as mis le crapaud !"

Trop méchant, pourquoi ? n'est-ce pas juste de faire tomber de leur piédestal les petits tyrans vaniteux ? Pais, afin de préciser le résultat que j'attendais de cet incident, je dis à Jeanne avec fermeté :

"J'espère que te voilà guérie d'obéir aux caprices de ce poltron-là."

Elle avait penché le front en signe de mélancolie, et c'est avec une certaine tristesse qu'elle repartit :

"Alors à quoi je jouerai ? Ça m'amuse, moi, d'avoir un prince pour mon ami."

Un prince ! Croyait-elle qu'il suffit d'en affecter les airs et d'en jouer le rôle pour être vraiment le personnage ? Dans sa cervelle enfantine quelles absurdes chimères avaient pu se développer ? Imaginait-elle de bonne foi, cette fillette de neuf ans, que plus tard, étant grande, elle aurait choisi ce petit monsieur pour mari, et qu'elle serait devenue princesse elle-même naturellement !

En tout cas à son air, à ses paroles, je compris que j'avais rompu pour elle le charme d'un rêve. J'en eus bientôt cette preuve, c'est qu'elle n'eut plus de plaisir à retourner au cottage. Sous la forme de Louis, le triste héros de la roche au crapaud, elle ne pouvait plus retrouver le roi de son imagination.

Et réfléchissant aux conséquences de cette leçon, qui me laissait le souvenir d'une action inutilement brutale, je me demandai si vraiment j'avais eu raison. Mes prévisions étaient déçues. J'inspirais à Jeanne le regret d'un idéal perdu, le désir évident de s'en créer un autre, qui ne serait ni plus sensé ni moins chimérique, et, pour atteindre ce résultat absolument contraire à mes intentions, je l'avais privée de ce qui n'est peut-être pas un des moindres biens de la vie, je l'avais privée d'une illusion.

FERNAND CALMETTES.

FEUILLETON DU SAMEDI

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 24 AVRIL 1897

Les Etapes d'un Million

XXI

(Suite)

Son frère avait toute sa raison ; la somme qu'il réclamait était là, à quelques pieds sous terre, et Pierre qui la lui avait ravie, entendait la garder indûment. Irrité d'avoir été dépouillé de ce bien, tombé si fortuitement en sa possession, et qu'il pouvait jusqu'à un certain point revendiquer, puisqu'il lui avait été abandonné par un ennemi en guerre avec son pays, Jacques Matrain, plein de colère, avait maltraité son frère et rossé le guet ; quant à conclure de là à sa folie, il fallait avoir intérêt à la vouloir ; c'est Pierre, du reste, qui, le premier, l'avait mise en avant, la soutenait devant les juges, la déclarait incurable dans le public et était parvenu même à y faire croire la femme de son frère ; c'était monstrueux !...

Cette affaire qui, au début, n'avait rien que de banal, passionna bientôt l'opinion publique lorsqu'elle connut la cause de la querelle des frères Matrain. Maltraiter plus ou moins les agents de l'autorité, cela ne tirait pas à conséquence ; mais réclamer un million à un parent, dans les conditions que l'on sait, voilà qui intriguait fortement la curiosité de la population.

Comme toujours, les commentaires allaient leur train :

— Jacques Matrain n'a plus un grain de bon sens dans la tête, en vérité !

— Un million !... comme il réclamerait cent francs, ce n'est pas plus malin que cela.

— Dans un sac de voyage...

— Appartenant à un Prussien.

— Et dont ce dernier ignorait l'existence.

— Très drôle !

— Est-ce que vous croyez à ce million, vous ?

— Ma foi, non ; d'autant plus que ce n'est que par un bavardage de son frère que Jacques a été informé de cette trouvaille.

— Après boire, paraît-il.

— Alors, quelle créance accorder à ce bruit ?

— Eh ! qui sait, ajoutait un troisième, dans les fumées de l'ivresse, un récit peut devenir exagéré ; mais, généralement, le fond en est vrai.

— Comment, vous voudriez que Pierre Matrain eût trouvé une fortune dans ce sac tout sale, tout dépenaillé, que j'ai vu traîner cent fois dans le magasin du brocanteur.

— Si singulière que paraisse la chose, il n'en est pas moins vrai que, depuis quelque temps, le serrurier a donné à son commerce un développement qu'il était loin d'avoir avant la guerre.

— Je ne vois rien là d'extraordinaire : un individu fonde un établissement ; pendant un temps assez long il ne prospère pas ; heureux encore quand il arrive à se soutenir ; puis, tout à coup, une circonstance le favorise ; comme une chance ne se présente jamais seule, une seconde survient, une troisième la suit, et voilà notre homme lancé ; nous voyons cela tous les jours.

— Vous avez cent fois raison ; mais le procès n'en sera pas moins curieux à voir juger.

— On dit que Jacques Matrain sera considéré comme ne jouissant pas de son bon sens ?

— Dans ce cas, c'est l'acquiescement.

— Ou l'internement dans une maison de santé.

— Son frère penche fortement pour ce dernier parti.

— C'est qu'il y sent son intérêt.

— Bel intérêt, vraiment, de payer, pendant de longues années, peut-être, une pension au gouvernement, pour la très maigre satisfaction de se dire : " Mon frère est fou ; " comme c'est consolant.

— La plus à plaindre est la femme de Jacques : si on relâche son mari, qu'en fera-t-elle inconscient ; si on l'envoie dans une maison d'aliénés, comment parviendra-t-elle à se tirer d'affaire ?

— Elle méritait mieux.

— Son beau-frère lui a promis assistance.

— C'est un autre Petit Manteau bleu que Pierre Matrain, parole d'honneur !

— Il fait bien les choses, c'est certain.

Je ne cite qu'un bout de dialogue entre gens du peuple, et il y en avait mille chaque jour. L'histoire du sac de voyage était parvenue jusqu'aux classes les plus riches de la ville, et servait souvent de thème à la conversation dans les salons.

— Vous connaissez le roman du jour, chère Madame ?

— Le sac aux millions ?

— C'est cela même, si vous voulez mettre le singulier au lieu du pluriel.

— Il s'agit de brocanteurs, je crois, de gens de rien, qui se seraient battus comme plâtre, pour la possession de cette petite fortune.

— Ils se sont battus, oui ; mais quant au million, le tout est de mettre la main dessus.

— Comment, il n'est donc pas à disposition ?

— Voilà précisément le motif de la querelle entre les deux frères : l'aîné réclame son million au cadet, et le cadet hausse les épaules